



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de DURANTON (Henri), « Présentation », *La Paysanne parvenue. ou les Mémoires de Madame la marquise de L\*\* V\*\**, MOUHY (Charles de Fieux, chevalier de), p. 7-16

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13708-5.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13708-5.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2005. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## Présentation

### Un roman sans auteur

*Il est d'usage, en pareils lieu et circonstance, de commencer par une présentation biographique de l'auteur dont l'œuvre est reproduite. Preuve sans nul doute d'une résistance victorieuse sur les sirènes qui un temps tentèrent de capter l'épistémé universitaire. En cette époque déjà lointaine, il était de bon ton, Barthes et autres prophètes structuralistes aidant, de proclamer que l'œuvre se suffisait à elle-même, qu'elle n'avait pas besoin du secours d'une existence d'auteur pour la justifier. On en est bien revenu. Si la formule consacrée, « l'homme et l'œuvre », a perdu de sa rigueur dogmatique, elle conserve toute son efficacité critique.*

*Pareille approche pourtant ne vaut pas pour présenter la Paysanne parvenue du chevalier de Mouhy. Non qu'il faille y voir une quelconque audace théorique, le rattachement à une doctrine prônant l'œuvre pour l'œuvre, mais bien plus simplement parce qu'un tel prologue se révèle ici parfaitement superfétatoire.*

*En effet, si l'objectif avoué d'une enquête biographique sur l'écrivain postule un rapport direct entre le géniteur et son ouvrage, il se trouve ici doublement démenti. Parce que l'auteur est malaisément cernable, parce que l'œuvre est sans lien direct avec lui. Expliquons-nous.*

*Le chevalier de Mouhy n'est pas un inconnu<sup>1</sup>. Il jouit d'un relatif traitement de faveur dans la foule des mineurs des Lumières. Collaborateur occasionnel de Voltaire, auteur impénitent et à ce titre gibier de choix pour les bibliographes, fréquemment cité dans les correspondances et journaux du temps, il est souvent évoqué. Il n'est pas jusqu'aux archives de la Bastille, dont il fut l'hôte involontaire au moins à trois reprises, qui n'en gardent souvenir. Mais son incontestable notoriété le rend par là même suspect à un regard attentif, tant sa fâcheuse réputation oblitère une connaissance exacte de l'individu. Par une sorte de réflexe mécanique, comme un cliché qui lui collerait à la peau, quand on veut évoquer un gueux littéraire, avec ce que cela comporte de pittoresque et de misère, l'écho répond presque toujours : Mouhy.*

*« Pauvre à faire pitié et laid à faire peur », selon une formule souvent reprise, il*

---

1 – Il n'a pas toujours pas donné matière à une étude d'envergure. On en est encore réduit à la bibliographie fournie par Cioranescu, d'où se détache, faute de mieux, la notice de Monselet « Le chevalier de Mouhy » dans Les aveux d'un pamphlétaire (1854, p. 85-94), reprise dans Les oubliés et les dédaignés (1857, t. I, p. 312-320). Dans les travaux récents, une très utile mise au point biographique est fournie par la rubrique Mouhy du Dictionnaire des journalistes de Jean Sgard (Oxford, 1999). On se reportera aussi aux deux tomes du Recueil de préfaces de romans du XVIII<sup>e</sup> siècle, publié par Ian Herman et Christian Angelet (Presses universitaires de Saint-Etienne, 1999-2003) qui reproduisent les nombreux avant-textes des romans de notre auteur. Parmi ceux-ci le Masque de fer a été réédité aux éditions Desjonquères par les soins d'Annie Rivara (1983).

*incarne avec une perfection suspecte cette figure qui connaît d'autres avatars, tels le poète Pierre-Charles Roy ou l'abbé Pellegrin, son contemporain, pour ne rien dire du légendaire neveu de Rameau<sup>1</sup>.*

*On ne s'attardera donc pas sur les suspectes activités qu'on lui prête. Il fut, dit-on, à l'occasion souteneur, journaliste spécialisé dans les nouvelles à la main et autres canards à destination de la police et de riches particuliers, un temps homme à tout faire pour le célèbre Voltaire qui lui fera parfois endosser la responsabilité d'œuvres dont il ne voulait pas se reconnaître l'auteur. Sans doute n'y a-t-il pas de fumée sans feu, mais il n'est pas dans notre intention d'aller attiser ces pauvres cendres.*

*Sinon pour ce qui sert à notre propos. Car une constante se détecte dans le tumulte que fut la vie de notre auteur. De son plein gré ou du fait des circonstances, il a été contraint de vivre de sa plume ou d'activités en étroit contact avec la littérature. Ainsi la rédaction de romans ne correspond en rien chez lui à l'image romantique d'une irrésistible pulsion intérieure, mais bien plutôt à la nécessité de faire flèche de tout bois. En particulier dans les années 1735 et suivantes, date de rédaction de la Paysanne parvenue, Mouhy a méthodiquement exploité toutes les virtualités de ce genre littéraire désormais à la mode.*

*D'abord sur le plan quantitatif en entassant les ouvrages. Qu'on en juge : pour les seules années 1735-1736, alors même qu'il débute dans le métier de romancier, il publie successivement : Les Mémoires posthumes du Comte de D.B. avant son retour à Dieu, Paris ou le Mentor à la mode, Les Mémoires de M. le Marquis de Fieux, Lamékis, La Mouche ou les aventures de Bigand, œuvres souvent aussi longues que cette prolixe Paysanne parvenue qu'il convient d'ajouter à la liste<sup>2</sup>. La performance n'est pas mince, encore que l'on puisse citer d'autres champions de cette littérature alimentaire qui, de nos jours encore, sont capables d'en faire autant. L'exploit était même sans doute plus facile à réaliser en ce premier tiers du siècle que dans les temps postérieurs, du fait de la pauvreté de la thématique romanesque en usage. Quelques données immuables y suffisent : un milieu aristocratique décrit à grands traits, de beaux jeunes gens amoureux, des intrigues tortueuses, des obstacles imprévus, tout cela pour aboutir à une fin heureuse. Mouhy sacrifie à ces conventions sans chercher à innover, et comme il veut faire long pour mieux vendre, il use sans vergogne des deux procédés auxquels un auteur en manque d'inspiration peut faire appel en ce cas : la répétition et la redondance. Entendons que, lors même que les obstacles semblent levés, que tout concourt à rendre les amants enfin heureux, de nouvelles adversités ne manquent pas de fondre sur les pauvres héros qui, dans leur cécité,*

1 – La formule se trouve dans une « Chronique scandaleuse » du temps. Elle est reprise par exemple dans la notice du Dictionnaire des journalistes.

2 – Tout en cherchant à se diversifier. Cf. la tentative de classement d'Annie Rivara dans sa préface, qui distingue « pseudo-mémoires, guide touristique romancé, autobiographie déguisée et romanesque, réinterprétation de romans célèbres, récits d'anticipation symbolique, aventures picaresques ou policières, allusivement ou clairement rattachées à l'anecdote parisienne. Tous ses ouvrages sont intéressants. »

ne cessent de gémir sur leurs surcroûts de malheurs<sup>1</sup>. On paraît sans cesse revenir au point de départ. Ainsi en va-t-il dans la Paysanne parvenue où le père du jeune homme en vient à susciter un obstacle parfaitement absurde : feindre de vouloir épouser la belle Jeannette pour mieux éprouver la vertu de son fils. Mais cela permet à Mouhy d'ajouter deux parties supplémentaires à son œuvre. Quant à la redondance, elle s'obtient par le ressort usé jusqu'à la corde du récit à tiroir. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que les aventures de la belle Lindamine ou de la malheureuse Sainte-Agnès reprennent, à d'infimes variations près, celles de Jeannette, et celle-ci a bien tort de s'extasier sur ces similitudes de destin<sup>2</sup>.

Avec un sens avisé du commerce, Mouhy utilise un procédé courant en son siècle, bien que souvent dénoncé par le public ou les libraires : la parution fractionnée qui permet de tenir le lecteur en haleine d'une part, mais aussi de vendre à plusieurs éditeurs, ou de multiplier artificiellement les tirages. On en jugera par la bibliographie du roman reproduite en annexe. Il a fallu toute la patience et l'ingéniosité de Françoise Weil pour parvenir à dénouer l'écheveau fort complexe des si nombreuses parutions des différentes parties de la Paysanne. On ne lui jettera d'ailleurs pas la pierre, car si Mouhy pousse le procédé à l'extrême, bien d'autres auteurs contemporains s'y sont livrés, à commencer par Marivaux. Simplement le premier en a maîtrisé jusqu'au bout la technique, là où le second s'est laissé prendre à son propre piège. Mouhy termine ses romans, ce dont Marivaux s'avère incapable, ayant fini par laisser en plan et la Vie de Marianne, et le Paysan parvenu.

Et puisque de Marivaux, il est question, c'est l'occasion de relever un dernier procédé du malin Mouhy : mettre ses pas dans ceux de l'auteur à succès, le doubler ou le continuer<sup>3</sup>. Il ne fait nul mystère d'exploiter cette veine<sup>4</sup>. Puisque les deux romans de

1 – Jeannette s'en étonne : « Quand je fus chez moi, j'admirai la singularité de mon sort, qui ne me laissait, pour ainsi dire, passer un jour sans qu'il fût marqué de quelque événement extraordinaire. » (p. 315)

2 – Similitudes qui autorisent la comparaison. Les héroïnes de Mouhy s'adonnent volontiers à une compétition masochiste qui peut se résumer en une question : qui de nous est la plus malheureuse ? Sainte-Agnès en prévient Jeannette : « Voyez, ma chère fille, voyez en moi la personne la plus malheureuse ; quand même vos maux seraient encore plus grands qu'ils ne sont, ils ne pourraient se comparer aux miens. » (p. 105-106)

3 – Il est loin d'être le seul, à en croire Michel Gilot : « Sans parler même des suites apocryphes que de malheureux auteurs à gages ont donné au roman inachevé de Marivaux pour apaiser la curiosité des lecteurs, on est frappé par le nombre d'histoires de paysans, de paysannes, parvenues ou perverties, que le succès du Paysan parvenu a suscitées pendant un demi-siècle, de la Paysanne parvenue que le léger chevalier de Mouhy commence en 1735 à la Paysanne pervertie de Rétif de La Bretonne : escouade presque toujours bien falote d'aventuriers cyniques ! » Préface de l'édition parue en Garnier-Flammarion (1965), p. 18.

4 – A deux reprises, il va même jusqu'à la référence explicite. Ainsi Jeannette, qu'une nouvelle et riche tenue métamorphose, est submergée par d'un vif mouvement de vanité, le même ressenti par Jacob dans la même situation. Elle s'en excuse par le précédent : « Je n'ai pas trouvé mauvais, moi qui parle, que M. de la Vallée fit valoir tout le mérite dont il est pourvu. Je demande au public la même indulgence. » (p. 77)

*Marivaux ont été favorablement accueillis, il reprendra la vie des deux héros: Jeannette est un double de Marianne, alliant comme elle vanité féminine et sensibilité sincère, vivant l'émotion du premier amour comme si elle inventait ce sentiment. Et pour l'intrigue, le Paysan parvenu fournira d'abord son titre, ouvertement pastiché, mais surtout son nœud, le thème de la mésalliance: celui de l'individu que son irrésistible séduction autorise à franchir toutes les barrières sociales, lui permettant, contre tous les préjugés, de devenir M. de la Vallée ou Mme la marquise de L\*\* V\*\*. Sans compter d'autres emprunts faits sans vergogne. Ainsi, sans les merveilleuses Mme Dutour ou Mme d'Alain, dont les pittoresques silhouettes avaient été fort remarquées dans les deux romans de Marivaux, Mouhy aurait-il songé à camper la figure de Barbe, la tante opportunément retrouvée par Jeannette? La réponse s'impose d'elle-même. Même bagout, même parler populaire, même bon sens terre à terre qui s'oppose aux sentiments éthérés de l'héroïne: la copie est conforme<sup>1</sup>.*

### Un roman qui affiche ses conventions

*On retrouve donc dans la Paysanne parvenue, fidèlement repris, tous les procédés en usage dans la fiction contemporaine. La pratique romanesque des années trente<sup>2</sup> autorise bien des entorses à la vraisemblance: coïncidences inouïes, conversations saisies à travers des bosquets opportunément présents, reconnaissances d'enfants disparus à la naissance permettant de lever d'ultimes obstacles au bonheur des amants, la liste en serait longue. Procédés commodes qu'on retrouve chez les plus grands, un Prévost par exemple. Mais Mouhy en rajoute encore comme à plaisir. On n'en finirait pas si l'on voulait recenser les invraisemblances qui pullulent dans les œuvres du brave chevalier. Là où la délicatesse de Marivaux sublimait ces conventions admises, Mouhy les souligne avec un tranquille aplomb. Deux ou trois exemples suffiront.*

*Ainsi Jeannette, après seulement deux ans d'absence, n'est reconnue ni de ses parents, ni de son ancien amoureux. Il lui suffit de ne pas paraître en négligé pour donner le change. Et pas un instant son excellente tante, qui la fréquente pourtant au quotidien, n'a l'ombre d'un soupçon sur son identité. De même, déjà mentionnée, l'absurde stratagème imaginé par le vieux marquis pour tester la profondeur des sentiments des deux amants: prétendre se faire lui-même épouser pour mieux ensuite accorder la main de son fils à Jeannette.*

*Le sommet est atteint par la mésaventure qui frappe l'ingénue Lindamine. On s'en souvient: fille d'un médecin illustre dans toute l'Europe, elle-même prodige dans l'art d'Esculape au point d'avoir rédigé à dix-sept ans, et en latin s'il vous plaît, un manuel de chirurgie qui fait autorité, elle est atteinte d'un mal étrange qui laisse tout le monde perplexé. Réuni autour de la patiente, un aéropage de spécialistes*

<sup>1</sup> – Voir le pastiche, p. 224-225.

<sup>2</sup> – Voir Le roman des années trente. La génération de Prévost et de Marivaux. Études réunies par Annie Rivara, Presses universitaires de Saint-Étienne, 1998.

rameuté en hâte par le père, y perd aussi son latin... jusqu'à ce que la plus tangible des preuves finisse par révéler que la savante fille était tout bonnement en mal d'enfant.

Sur un plan plus essentiel, il en irait de même pour la situation sur laquelle repose tout le roman, elle-même reprise de *Marivaux*, le thème du désaccord social entre les deux amants. Alors que l'on peut de nos jours citer le cas, certes rare mais authentifié par la presse people, d'un brasseur d'affaires richissime convolant avec sa secrétaire, on serait bien en peine pour trouver dans tout le XVIII<sup>e</sup> siècle un seul exemple d'un fils de grande famille épousant une paysanne. La barrière des castes sociales fut sous l'ancien régime d'une toute autre efficacité que dans nos époques dont le laxisme matrimonial eût stupéfié les lecteurs mêmes des aventures de *Jeannette*. On dira que d'autres l'ont fait avant et après *Mouhy*. Mais c'est dans le maniement du cliché que se fait la différence. Qu'on compare *Jacob et Jeannette*, et la différence éclate. Le héros de *Marivaux* est un homme, et par là même dispose d'une bien plus grande liberté de manœuvre qu'une fille que la loi tient sous étroite tutelle paternelle. Son ambition est satisfaite d'épouser Mlle Habert, petite bourgeoise disposant au mieux d'une honnête aisance et qui n'est plus de première jeunesse. Et il doit affronter sarcasmes et hostilité pour cette ascension sociale somme toute modeste. Enfin, il est lui-même comme stupéfait de sa bonne fortune et s'extasie avec complaisance sur sa métamorphose d'aimable petit paysan en un *Monsieur de la Vallée* portant épée au côté. De souligner ainsi sa bonne fortune, il en annule en quelque sorte l'incongruité. *Jeannette* au contraire fait le grand saut : elle passera d'un coup du statut de paysanne illettrée à celui d'épouse d'un grand de ce monde. Et nul, sauf les inévitables méchants, n'y trouvera à redire. Sa beauté, et plus encore sa vertu sans faille seront passeport suffisant pour franchir les plus strictes frontières. Même le vieux marquis, père d'un fils unique, ne semble guère s'embarrasser du sort de sa maison, ainsi frappée par une retentissante mésalliance.

On se meut donc dans un monde de pure convention, univers d'une haute aristocratie que *Mouhy*, pauvre hère, n'a guère pu connaître que par oui-dire. Un nonchalant refus du réel lui fera donc dépenser sans barguigner des fortunes imaginaires, sans jamais réussir à corrompre la pure jeune fille.

Docile jusqu'au bout aux conventions, *Mouhy* sait bien que l'implicite cahier des charges du romancier lui impose de sublimer les aventures qu'il narre en préceptes moraux. L'écrivain doit se souvenir que, pour être utile ou le prétendre, il faut resserrer les aventures narrées en quelques formules bien senties<sup>1</sup>. Il n'y manque pas et lâche de loin en loin des aphorismes qui sont autant de lieux communs. On en voudra pour seule preuve la fréquente reprise de l'expression « Nous autres femmes » qui annonce à chaque fois l'énoncé sentencieux d'un cliché ressassé sur une supposée faiblesse féminine<sup>2</sup>.

1 – Cf. Georges May, *Le dilemme du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1963).

2 – Dans le même ordre d'idées, il faudrait faire un sort aux portraits que de loin en loin *Mouhy* esquisse, selon une technique visiblement empruntée à *Marivaux*. Ainsi de la description très travaillée

*Tout, en un mot, se ressent de la hâte mise à rédiger ce long roman, y compris les faiblesses stylistiques qui vont parfois jusqu'au pataquès, ce dont les contemporains ne se sont pas privés de rire. Mouhy ne se relit guère ou s'il le fait ne voit pas malice à répéter la même expression. Que l'on songe par exemple aux innombrables. « O ciel! m'écriai-je » qui parsèment l'autobiographie de la prétendue marquise. Ainsi, répétitions et fautes de langue témoignent page après page de l'étonnante désinvolture d'un texte évidemment écrit au fil de la plume.*

### **Les raisons d'une réussite**

*Or ce même Mouhy, pour qui le rapprochement avec son modèle avoué ne peut manquer d'être défavorable, a connu de beaux succès. Sans nul doute, sa Paysanne parvenue, sur ce plan au moins, n'a pas à rougir de la comparaison avec le Paysan parvenu, et avec même cette supériorité que lui, au moins, a fini son roman, ce que Marivaux n'a su faire. Éditions et rééditions se sont succédé en rafale jusque vers la fin du siècle.*

*Tout se passe comme si la reprise sans état d'âme des conventions du genre a su contenter un public d'amateurs ne demandant pas au roman plus que ce qu'il paraissait promettre. Peut-être sa médiocrité même fut-elle le gage de sa réussite. Là où Marivaux déconcerte le lecteur dans son attente, Mouhy le satisfait pleinement. En bon routier de l'exercice, il sait jusqu'où il peut aller trop loin. Jamais le lecteur moyen ne lui en voudra des enlèvements qui lui sont prodigués, de ces conversations surprises à travers des cloisons opportunément entrebâillées. Au contraire, il les attend, il les demande.*

*En un mot, un tel succès est explicable à condition de dépasser l'attitude condescendante que la critique littéraire adopte volontiers devant les grands tirages de librairie, d'hier comme d'aujourd'hui. Il est vain de ricaner devant les lecteurs assidus de Mademoiselle de Scudéry ou de Gomberville, de s'étonner du million d'exemplaires atteint par Cécilia ou l'enfant du mystère, qui fut, dit-on, le roman le plus lu au XIX<sup>e</sup> siècle. Et de leur opposer Madame de Lafayette, Balzac ou Proust, tant il est évident que l'on se trompe de cible et que les succès du jour ne sont pas tels, malgré leurs défauts, mais à cause d'eux.*

*Le convenu des situations fait que constamment le lecteur est en avance sur l'héroïne et a le plaisir d'anticiper la suite des événements. « Quelle ne fut pas ma surprise... » dit volontiers la chère Jeannette, plus vertueuse que perspicace, et qui passe son temps à tomber des nues. Réjouissante naïveté, qui donne au lecteur l'agréable sensation d'être plus intelligent que le personnage. Pour ne prendre qu'un exemple topique, emprunté à la fin du roman, il n'y a décidément que cette pauvre Jeannette pour n'a-*

---

*de M. Gripart (p. 82). Il est d'ailleurs curieux de constater que Mouhy adopte en ce domaine, comme en bien d'autres, le plus parfait arbitraire: il soigne le portrait de ce personnage secondaire, mais ne prend pas le temps de décrire les principaux protagonistes. De la sorte, ces morceaux de bravoure font figure de pièces rapportées, créant un effet quelque peu bizarre.*

*voir pas compris le stratagème du vieux marquis. Quand elle nous en fait la fracassante révélation, il y a belle lurette que le lecteur ne se fait plus aucun souci sur l'avenir de l'héroïne et qu'il sait qu'elle convolera pour finir en justes noces avec son cher amant.*

*En somme, ce qui fait le mérite de l'œuvre de Mouhy, c'est précisément son manque absolu d'originalité qui le constitue en prototype du roman en usage dans ce premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle. Là où la puissante imagination d'un Prévost, ou la maligne finesse d'un Marivaux subvertissent les lois du genre, le pressé Chevalier de Mouhy s'y coule sans scrupule et adopte tous les clichés d'un genre romanesque à la thématique encore singulièrement réduite. Tranchons le mot: en bonne rigueur pédagogique, l'œuvre de Marivaux étant mise, comme souvent, dans un programme universitaire, on devrait imposer la lecture de la Paysanne parvenue en préambule à l'étude du Paysan parvenu. La comparaison permettrait d'établir que Marivaux aussi s'astreint sans barguigner aux conventions du moment; qu'on y rencontre, comme chez Mouhy, sentiments exaltés, fidélité déçue, recours aux coïncidences et autres invraisemblances, mêmes carrosses menant aux mêmes couvents, où les attendent les mêmes jeunes pensionnaires qui n'espèrent rien de mieux que de pouvoir faire à l'héroïne le récit de leurs propres aventures. Mais là s'arrêtent les similitudes, car Mouhy ne va pas au-delà du dévidement de ces péripéties convenues, alors que Marivaux en fait la trame sur laquelle broder mille variations délicates.*

*Pour tout dire, bien involontairement, Mouhy nous offre l'opportunité d'établir la différence qu'il y a entre un tâcheron des lettres et un génie. Ainsi, on ne s'y trompera plus, dans la vaine recherche chez Marivaux d'une originalité recherchée là où elle n'est pas, puisqu'elle ne réside ni dans les personnages, ni dans l'intrigue, mais dans l'unique ambition de la littérature pure, qui accepte sans sourciller la banalité du canevas ordinaire pour mieux y asseoir son originalité.*

### **De l'art d'assumer la convention**

*Il serait d'ailleurs injuste d'en rester là. Dans les limites qu'il se fixe, certes étroites, Mouhy manifeste les qualités d'un vrai professionnel des lettres. Virtuose du poncif, il sait jusqu'où il peut aller trop loin et que le meilleur moyen de faire oublier la convention, c'est encore de l'exhiber. Sur ce plan, on peut même sans excès le créditer d'une discrète ironie, d'une propension parfois à l'autodérision<sup>1</sup>.*

*On va l'accuser de plagiat, il l'imagine volontiers. Il sera donc le premier à l'avouer par un titre pastiche. Comment mieux reconnaître sa dette qu'en appelant son œuvre la Paysanne parvenue? Et, comme on sait, il pousse la provocation jusqu'à imaginer la scène cocasse et quelque peu pirandellienne, d'une rencontre inopinée à*

<sup>1</sup> – C'est peut-être pour se venger de sa trop parfaite héroïne qu'il la définira un moment « toujours languissante et pleureuse » (p. 340), comme pour prévenir un soupir d'impatience du lecteur devant tant d'auto-satisfaction. Et il la crédite, dès la première phrase du roman, d'un assez déplaisant snobisme. Cf. « Il m'en coûte infiniment d'avouer ma naissance; le rang que je tiens aujourd'hui dans le monde en est peut-être la cause. »

la sortie de l'Opéra des deux héros, le sien et celui de son modèle<sup>1</sup>. On regrette d'ailleurs qu'il n'ait pas mieux su exploiter cette plaisante trouvaille, ne trouvant rien d'autre à en faire qu'une assez plate altercation.

Au lecteur attentif parviennent parfois des messages qui tendent à prouver que Mouhy lui-même n'est pas dupe des péripéties qu'il narre. Notamment par sa manière de commenter l'outrance, de la souligner pour mieux la faire passer, comme s'il entendait devancer l'objection du lecteur impatienté. Témoin cette exclamation stupéfaite d'une auditrice de Jeannette après avoir entendu le récit des tribulations de cette dernière :

*Est-il possible qu'à votre âge on puisse essayer tant de traverses ! Il y aurait assurément de quoi en faire un roman<sup>2</sup>.*

Ailleurs, le même procédé conduira la narratrice à doctement disserter sur ce qui sépare la vie de la littérature, fournissant matière à une plaisante variation sur le fameux paradoxe du Crétois, le personnage fictif se portant garant du mensonge de la fiction :

*Ces confidences précipitées sont bonnes pour les romans, où l'on est obligé de rapprocher les choses et où l'on fait dire aux personnages bien ou mal tout ce qui peut servir à allonger la matière. Mais la vérité, qui doit faire le fond des mémoires qu'on écrit, veut du vraisemblable ; cette règle est même si essentielle que l'on est obligé souvent de retrancher des événements, parce qu'ils s'éloignent quelquefois du cours ordinaire des choses<sup>3</sup>.*

Il est difficile d'imaginer que Mouhy ne s'amuse pas lui-même à se contredire ainsi ouvertement.

Il est même deux moments où l'on peut, sans grand risque d'erreur, le prendre en flagrant délit d'intervention personnelle, ce qui, en un sens, dément notre postulat premier d'une absence de l'auteur à son œuvre. Passe encore que Sainte-Agnès débute son récit de vie en se disant native de Pont-à-Mousson<sup>4</sup>. Mais la même petite ville est par la suite à nouveau évoquée dans un contexte tout différent. L'amant de Jeannette est aussi un temps exilé par ses fonctions militaires à Pont-à-Mousson. Il y fréquente des dames de la meilleure société, ce que Dubois, son fidèle serviteur, révèle à Jeannette qui en éprouve une jalousie injustifiée. Or Mouhy ne fera par la suite aucun usage de cet épisode, pourtant complaisamment détaillé par Dubois qui s'attarde sur les mœurs et usages de ce monde provincial avec plusieurs portraits de dame<sup>5</sup>. Il ne paraît guère douteux que Mouhy, natif de Metz, s'amuse à évoquer dans son roman

1 – Démêlé survenu à la sortie de l'Opéra entre le paysan parvenu et la paysanne parvenue, Liège, 1735.

2 – P. 357. Ou encore : « Il y a dans la vie des choses singulières produites par le hasard, que lorsqu'on y fait réflexion, il semble que l'art les ait amenés. » (p. 138). On ne saurait mieux dire !

3 – P. 197.

4 – P. 106.

5 – P. 147 et suiv.

quelques figures de la société lorraine qu'il a connues. Rien d'autre ne paraît devoir justifier ce qui sans cela relèverait de l'écart incongru.

Qu'il y ait enfin une certaine sagesse dans la démesure ne paraît pas douteux. Même le strict respect des conventions a ses limites ce que Mouhy n'ignore pas. On relevait, peu avant, la différence dans le traitement de la même situation initiale, également peu crédible: Le Jacob de Marivaux comme la Jeannette de la Paysanne parvenue effacent les différences sociales d'une manière rarement ou jamais rencontrée dans la réalité des années 1730. Mais du moins Marivaux cherche-t-il à rendre la situation vraisemblable, ce dont Mouhy ne se soucie guère. Il veut faire croire que la beauté de son héroïne, assortie d'une rigueur morale sans faille, est un sésame qui ouvre toutes les portes, ce qui incidemment fait d'elle un danger potentiel pour tout l'ordre établi<sup>1</sup>.

Mais que les hasards de l'intrigue fournissent l'occasion de tester ce qui est constamment martelé dans le cours de la narration, et Mouhy se dérobe sagement. Jeannette ne cesse de dire, et ses interlocuteurs le lui répètent, que l'essentiel de son mérite, ce qui fera faire à son amant le sacrifice suprême du renoncement à un mariage de convention, tient dans sa vertu et son élégance morale. Une superbe occasion de le vérifier en est offerte. Les deux amants sont atteints de la même petite vérole et on craint un temps que Jeannette n'en sorte défigurée. Dès lors quelle merveilleuse opportunité de confirmer les vertueux fantasmes de Jeannette. Si elle croit vrai, le marquis doit l'épouser, même laide. Logique, mais impensable. D'où le chassé-croisé ménagé par l'astucieux romancier: c'est le malheureux Marquis qui assumera la laideur, ce qui aura le double avantage d'un peu mieux faire oublier la disproportion sociale et de poser davantage la grandeur morale de l'héroïne qui s'unira avec un prince charmant au visage criblé. La belle épousera la bête. Bref, on s'en serait douté, Mouhy n'est pas Voltaire et son Candide n'épousera pas la laide Cunégonde. Il a parfaitement compris qu'il ne pouvait aller jusqu'au bout de la convention romanesque. Un jeune, beau, talentueux et riche marquis de L\*\*V\*\* qui convolerait avec une paysanne pauvre et laide ne serait plus un modèle de vertu, mais courrait risque de passer auprès de la lectrice moyenne pour un faible d'esprit ou un parfait imbécile.

### En guise de conclusion et d'encouragement à la lecture

*Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles, du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes<sup>2</sup>.*

1 – Cf. « Voilà, Jeannette, le fruit de vos cruels charmes; plutôt à Dieu que vous fussiez moins belle; vous auriez inspiré moins d'amour. » (p. 105)

2 – Madame Bovary, éd. Rencontre (1965), p. 72.

*C'est à croire que Flaubert a pensé à Mouhy quand il moque les lectures de couvent de son héroïne. En quoi il a bien tort en définitive, car ce furent peut-être les seuls moments de vrai bonheur dans la triste existence d'Emma.*

*A l'exemple de celle-ci, les règles du jeu étant rappelées, il ne reste plus au lecteur qu'à s'installer commodément dans son fauteuil, à se caler dans le confort des clichés pour se laisser porter par les prestiges sans surprise de ce long roman, qui n'a en définitive pas usurpé son succès.*

*Henri Duranton*